



Journalisme littéraire :
regards lusophones et autres contextes

|
Jornalismo literário:
olhares lusófonos e outros contextos

Organisation | Organização

Ailton Sobrinho



Femmes et Journalisme Littéraire – les Mondes qu’elles habitent

Mulheres e Jornalismo Literário – os Mundos que elas habitam

Isabel Nery¹

Résumé

202 Dans cet article, nous voyageons dans les coulisses des reportages avec et sur les femmes. Parfois face à leurs faiblesses – comme dans le cas des femmes détenues. D’autres fois, à la hauteur de leurs succès – à l’image de la célèbre poétesse portugaise Sophia de Mello Breyner Andresen, la seule écrivaine portugaise à avoir reçu les honneurs du Panthéon national. Nous avons choisi des reportages qui parlent de gens ordinaires, de vulnérabilité sociale, de vie, de pouvoir, d’amour – et de vies réelles (non fictives), car c’est l’ADN du journalisme littéraire.

Nous abordons dans ces pages plusieurs questions liées au journalisme littéraire : Qu’est-ce qu’un reportage ? En quoi se distingue-t-il des autres genres journalistiques ? Pourquoi seuls les reportages intègrent-ils parfaitement le journalisme littéraire ? Pourquoi les émotions devraient-elles être acceptées dans le reportage et le journalisme littéraire, contrairement à d’autres genres journalistiques ?

Deux reportages différents illustrent cette approche à travers deux femmes situées aux extrémités opposées de l’échelle sociale : l’une exclue sous toutes ses formes – raciale, économique et socia-

¹ ISCSP-ULisboa - Centre de Recherche CAPP, Centre d’Administration et de Politiques Publiques.

le – et l'autre issue de l'élite dominante. Pourtant, elles habitent toutes deux des mondes inaccessibles, où l'on ne peut entrer que par l'intermédiation narrative, fonction première du journalisme littéraire. Il sera donc question de croiser dans cet article le monde de Jesufina, immigrée clandestine et invisible, et celui de Sophia, poète de renommée internationale, fille d'un homme d'affaires très riche.

Pour Sophia, les murs protégeaient de l'extérieur vers l'intérieur. Pour Jesufina, ils l'enfermaient de l'intérieur vers l'extérieur. L'une vivait en sécurité dans une ferme luxuriante, l'autre était enfermée dans une cellule de sept mètres carrés, où elle devait passer au moins 13 heures par jour. Toutes deux ont vécu une partie de leur vie entourées de murs, mais de manières opposées : l'une en a été exclue, l'autre divinisée.

Malgré tout ce qui les sépare, ces femmes ont-elles quelque chose en commun ? C'est du moins ce que nous tenterons de démontrer.

203

Pour Sophia, la littérature, capable de réinventer le monde, était une puissance. Une force sociale qui traduit, interprète et raconte la réalité. La poésie était donc nécessairement politique. Dans ses vers et ses contes, la parole était une arme.

C'est également le cas du journalisme littéraire, le style qui a la plus grande capacité à exacerber, en même temps, l'importance sociale et la fonction esthétique du journalisme. C'est aussi un journalisme de combat.

Contrairement à ce qui s'est passé dans le monde privilégié de Sophia, dans celui de Jesufina, le mal ne reste ni impuni ni invisible. Une invisibilité que le journalisme littéraire, grâce à ses capacités d'immersion, sa profondeur de recherche, sa rigueur, l'exploitation de ses sources, son écriture ancrée dans le quotidien, sa voix intime, sa simplicité de style et, en même temps, sa complexité de structure (Trindade, 2006), peut combattre plus efficacement.

Les prisons, environnements clos aux équilibres de pouvoir fragiles, marqués par l'isolement, les intrigues et la peur, continuent d'être considérées comme des lieux où sont enfermées – et dissimulées – les personnes perçues comme dangereuses pour la société (Nery, 2012). C'est le devoir du journalisme littéraire d'ouvrir les serrures de ces mondes et de les mettre en contact avec d'autres.

En utilisant des informations factuelles de manière créative et engageante, le journalisme littéraire offre aux lecteurs suffisamment de détails pour qu'ils se construisent une image, tout en leur laissant, à travers l'écrit, un espace pour leur propre processus imaginatif (Giles & Hitch, 2017).

Si tout journalisme est un bien public qui remplit une fonction civique, le journalisme littéraire en est l'expression par excellence. Il est celui de ceux qui sont tout, comme c'est le cas de Sophia, et de ceux qui ne sont personne, comme nous le montrerons dans l'analyse des reportages sur Jesufina. Le meilleur et le pire des êtres humains sont retranscrits dans ce journalisme.

Mots-clés :

Journalisme littéraire, Reportage, Questions de genre, Poésie, Sophia

Resumo

Neste artigo, viajamos pelos bastidores da reportagem com e sobre mulheres. Por vezes, diante das suas fragilidades – como no caso das mulheres encarceradas. Outras vezes, a partir dos seus sucessos – como a célebre poetisa portuguesa Sophia de Mello Breyner Andresen, a única escritora portuguesa a receber honras do Panteão Nacional. Escolhemos reportagens que falam de pessoas comuns, de vulnerabilidade social, de vida, de poder, de amor – e de vidas reais (não fictícias), pois esse é esse o ADN do jornalismo literário.

Nestas páginas, abordamos diversas questões relacionadas com o jornalismo literário: O que é uma reportagem? Em que se distingue dos outros géneros jornalísticos? Por que apenas as reportagens integram perfeitamente o jornalismo literário? Por que as emoções devem ser aceites na reportagem e no jornalismo literário, ao contrário de outros géneros jornalísticos?

205

Dois reportagens distintas ilustram essa abordagem através de duas mulheres situadas em extremos opostos da escala social: uma excluída em todas as formas – racial, económica e social – e a outra proveniente da elite dominante. No entanto, ambas habitam mundos inacessíveis, nos quais só se pode entrar através da intermediação narrativa, função primordial do jornalismo literário. Este artigo cruzará o mundo de Jesufina, imigrante clandestina e invisível, e o de Sophia, poeta de renome internacional, filha de um empresário muito rico.

Para Sophia, os muros protegiam de fora para dentro. Para Jesufina, eles a aprisionavam de dentro para fora. Uma vivia em segurança numa fazenda luxuosa, a outra estava confinada numa cela de sete metros quadrados, onde passava pelo menos 13 horas por dia. Ambas viveram parte de suas vidas cercadas por muros, mas de maneiras opostas: uma foi excluída, a outra divinizada.

Apesar de tudo o que as separa, poderão essas mulheres ter algo em comum? É isso que tentaremos verificar.

Para Sophia, a literatura, capaz de reinventar o mundo, era um poder. Uma força social que traduz, interpreta e narra a realidade. A poesia era, portanto, necessariamente política. Em seus

versos e contos, a palavra era uma arma. O mesmo ocorre com o jornalismo literário, o estilo com maior capacidade de exacerbar, simultaneamente, a importância social e a função estética do jornalismo. É também um jornalismo de combate.

Ao contrário do que acontece no mundo privilegiado de Sophia, no de Jesufina, o mal não permanece impune nem invisível. Uma invisibilidade que o jornalismo literário, graças às suas capacidades de imersão, à profundidade da pesquisa, ao seu rigor, à exploração das fontes, à sua escrita ancorada no cotidiano, à sua voz íntima, à simplicidade de estilo e, ao mesmo tempo, à complexidade da estrutura (Trindade, 2006), pode combater de forma mais eficaz.

206

As prisões, ambientes fechados, de equilíbrios de poder frágeis, marcados pelo isolamento, pelas intrigas e pelo medo, continuaram a ser consideradas lugares onde são confinadas – e escondidas – as pessoas percebidas como perigosas para a sociedade (Nery, 2012). É dever do jornalismo literário abrir as fechaduras desses mundos e conectá-los a outros.

Utilizando informações factuais de maneira criativa e envolvente, o jornalismo literário oferece aos leitores detalhes suficientes para que construam uma imagem, ao mesmo tempo que permite, através da escrita, um espaço para seu próprio processo imaginativo (Giles & Hitch, 2017).

Se todo o jornalismo é um bem público que cumpre uma função cívica, o jornalismo literário é sua expressão por excelência. Ele é o jornalismo daqueles que são tudo, como é o caso de Sophia, e daqueles que não são ninguém, como mostraremos na análise das reportagens sobre Jesufina. O melhor e o pior dos seres humanos é retratado nesse jornalismo.

Palavras-chave:

Jornalismo literário, Reportagem, Questões de gênero, Poesia,
Sophia

Tel était le monde de Sophia, poète de renommée internationale, fille d'un homme d'affaires très riche: «João Henrique Andresen et son épouse D. Joana Andresen offrent, dans leur manoir de Campo Alegre, un somptueux bal de réveillon du Nouvel An, auxquels assistèrent 500 invités appartenant aux meilleures familles de la ville et des colonies anglaises et allemandes. (...) La vie à Campo Alegre, sorte de colonie, avec l'exubérance de ses jardins et ses lacs gelés en hiver, était une oasis à Porto, qui permettait aux enfants de la famille un sentiment de liberté absolue, sans limites, protégés à l'intérieur des murs » (Nery, 2019, p. 61).

208

Et celui de Jesufina, immigrée clandestine et invisible : «Il y a huit cellules familiales à Tires. Ils servent à héberger les mères, grands-mères, tantes ou sœurs qui ont passé du temps en prison. Celui d'Antónia, Milena et Cátia dispose de trois casiers étroits pour les vêtements. Ils sont recouverts d'un vieux rideau en napperon, tout comme les multiples flacons de gel douche et de shampoing, entrecoupés d'animaux en caoutchouc, font office de bibelots. (...) Deux lits métalliques et un berceau occupent la prison qui abrite les trois générations. Il n'y a de place que pour un lit étroit pour la mère, un berceau avec des barreaux et des boîtes en plastique remplies de vêtements. La bouillie Cerelac repose tant bien que mal sur une chaise en formica, partagée avec les fruits et le lait emballé. (...) Dans ce bâtiment se trouvent des femmes condamnées pour meurtre, trafic de drogue et vol à main armée. Minimiser l'hostilité de l'environnement n'est justifié que parce que sous le même toit que les meurtriers, les trafiquants de drogue et les voleurs à main armée vivent des nouveau-nés et des enfants de moins de 5 ans – les enfants des détenus » (Nery, 2012, pp 20-189).

Pour l'une (Sophia), les murs protégeaient de l'extérieur vers l'intérieur, pour l'autre (Jesufina) de l'intérieur vers l'extérieur. L'une vivait protégée des dangers de la société dans une ferme luxuriante, l'autre obligeait la société à se protéger d'elle, dans une

cellule minuscule qui ne pouvait excéder sept mètres carrés, où elle était obligée de passer au moins 13 heures par jour. Toutes deux ont vécu une partie de leur vie entourées de murs. L'une en était exclue, l'autre divinisée par eux.

De telles subtilités sociales et humaines pourraient-elles être montrées sans recourir au journalisme littéraire ? Un autre style pourrait-il démontrer que, malgré tout ce qui les sépare, ces femmes ont quand même quelque chose en commun ?

Pour répondre, commençons par la distinction et le potentiel des genres journalistiques.

D'un point de vue informatif, la plupart des sujets d'information peuvent être traités dans n'importe quel genre (*hard news*, reportage, interview, profil ou chronique), qui servent à regrouper les manifestations journalistiques. La littérature sur les genres journalistiques étant dispersée et rare d'un point de vue académique, l'analyse est essentiellement menée à partir de la pratique journalistique (Bonini, 2009 et Melo & Assis, 2016).

209

Par journalisme d'information, nous entendons la structure appelée pyramide inversée, qui organise l'information de manière à commencer par les aspects les plus pertinents : Quoi ? Qui ? Quand ? Où ? Comment ? Pourquoi ?, laissant le détail de l'information et sa contextualisation jusqu'à la fin (Nery, 2021).

La logique de la pyramide inversée consiste à écrire le texte en commençant par l'information la plus importante – l'actualité, la dernière minute – puis à descendre progressivement vers les éléments moins essentiels, par ordre décroissant de pertinence. C'est comme connaître le résultat avant de regarder le match (Machill et al., 2008).

Pour comprendre le concept d'information, qui varie dans le temps et dans l'espace (Harcup & O'Neill, 2009 et Silva, 2005), deux aspects clés de la production journalistique sont importants : l'actualité et l'événementiel (Fontcuberta, 1999). Il ne suffit pas qu'un

événement soit digne d'intérêt médiatique ; il faut aussi que cela s'inscrive dans ce que chaque société considère comme l'actualité (Nery, 2004).

Au XXI^e siècle, la lutte compétitive pour l'attention a conduit à une catégorisation plus élastique de ce qui relève de l'actualité (Schrøder, 2019), mais son rôle a toujours dépassé l'objectif de savoir ce qui se passe (Traquina & Agee, 2000). Être informé véhicule sécurité, contrôle et confiance, aidant à faire face à la dialectique entre anxiété et besoin de sécurité, mais aussi à créer une identité culturelle, ce qui rend même le fait de ne pas être au courant de l'actualité une source de gêne (Madianou, 2009).

210

Parce que les humains ont besoin de satisfaire l'impulsion fondamentale de connaître la réalité au-delà de leur propre expérience, savoir ce qui se passe autour de nous est une manière de se protéger et de créer des liens (Kovach & Rosenstiel, 2007). Le partage de réalités communes à travers l'information en fait un « ciment social » (Wahl-Jorgensen & Hanitzsch, 2009).

Si l'information se caractérise par sa concentration sur l'essentiel, sans grande marge de manœuvre dans le format narratif, le reportage se distingue par le processus de narration (Silva, 2005), qui enquête sur l'origine des faits, mais aussi sur leurs raisons et leurs effets (comment et pourquoi), permet un traitement plus étendu et plus approfondi des thématiques.

Le reportage doit informer, interpréter et combiner une grande complexité de contenu avec une simplicité narrative (Moraes et al., 2015). Il donne aux lecteurs la possibilité de vivre les événements comme s'ils les avaient eux-mêmes vécus.

Traiter un sujet de manière journalistique ne consiste pas nécessairement à énumérer des faits et des données (Godinho, 2017). Le *reporting* est le genre qui permet aux destinataires du message de suivre les mêmes étapes que le journaliste. « Une manière de vivre les événements, dans un processus, dans une durée, comme si

c'était le lecteur lui-même qui collectait et rassemblait les données pour mieux les comprendre » (p. 194).

En tant que genres informatifs, l'actualité et le reportage peuvent fonctionner comme un continuum, l'actualité donnant souvent lieu à un ou plusieurs reportages (Bonini, 2009). Le reportage est un genre informatif qui contient des interprétations et aboutit à des textes au style plus littéraire, avec une fonction sociale importante. « Les récits médiatiques jouent un rôle important dans la société et dans la relation entre interlocuteurs, participant à la manière dont les sujets construisent l'univers et dont ils s'y insèrent » (Moraes et al., 2015, p. 227).

C'est également pour cette raison que le genre reportage est considéré comme le plus complet, celui qui nécessite la maîtrise de tous les genres, en recherchant l'origine des faits, mais aussi leurs raisons (Bonini, 2009) et leurs effets (comment et pourquoi). Lorsque l'objectif est d'investigation, le « qui » ne peut pas être seulement un nom, mais une personnalité, le « quand » n'est pas seulement une date, mais une suite narrative, le « quoi » passe d'un simple événement à un phénomène avec des causes et conséquences et le « où », plus qu'un lieu, est une ambiance. L'observation et l'utilisation de ces différences garantissent la qualité esthétique et l'impact émotionnel des histoires quotidiennes travaillées en profondeur (Hunter, 2013), comme l'exige le reportage.

Quel que soit le genre, la réalité est toujours la matière première du journaliste, sans que cela invalide la création de son propre style. Avec le genre reportage, le lecteur ne se limite pas à être informé, il est aussi sensibilisé, car le reportage fait appel à l'affectivité, implique le journaliste et admet donc aussi une certaine subjectivité (Boucher, 2004). D'abord parce que l'essence du travail d'un journaliste est la sélection, mais aussi parce que le reportage se caractérise par être l'un des formats les plus flexibles et complets,

une fusion de tous les genres et le principal champ d'expérimentation du journalisme (Moraes et al., 2015).

Le reportage doit informer, émouvoir, analyser, interpréter, contextualiser, montrer des personnages et des lieux, traités comme des contenus complexes qu'ils sont, mais dans une narration simple et accessible. « Malgré l'importance de l'objectivité et du rapport à la vérité dans la construction des normes professionnelles qui régissent cette activité, il est impossible d'ignorer que le journalisme est une forme de narration » (Correia, 2016, p. 120).

212

Aucun des genres sur lesquels nous nous concentrons ici – *hard news* et reportage – n'est auto-excluant; ils ont plutôt des missions distinctes. Le plus important est de retenir l'idée qu'une seule – le reportage – peut étendre son spectre au journalisme littéraire. Des réalités humainement paradoxales et socialement complexes, comme celles sur lesquelles nous travaillons dans les reportages sur les prisons, pourraient-elles être transmises dans le style de l'information ? Oui, mais seulement jusqu'à un certain point.

Il existe des points communs entre le journalisme littéraire, le reportage et la fiction, mais toujours en tant que techniques narratives, qui ne peuvent servir de prétexte pour obscurcir le contrat d'honnêteté entre le journaliste et le lecteur, ni pour dévaloriser l'engagement envers les faits (Godinho, 2017).

Maintenant que nous avons clarifié la distinction entre *hard news* et reportage, parlons du journalisme littéraire et de ses principales caractéristiques.

L'Association Internationale d'Études sur le Journalisme Littéraire (IALJS) assimile journalisme littéraire et reportage (Soares, 2021, p. 57), les définissant comme synonymes : « Le reportage, en tant que journalisme littéraire, signifie l'encadrer dans le cadre ennobli du contact entre la littérature et le journalisme pour créer une valeur d'information empathique qui résiste à la temporalité éphémère » (Soares, 2021, p. 73).

L'IALJS entend ce domaine non pas comme un « journalisme sur la littérature », mais plutôt comme un « journalisme en tant que littérature » (Bak et Reynolds, 2011). Il s'agit de rapporter les faits de manière littéraire. La différence réside dans le format et non dans le contenu, ni dans l'éthique qu'exige le journalisme. Les auteurs peuvent suivre différents ensembles de règles de forme et de contenu, adaptées aux genres littéraires auxquels ils appartiennent, à condition qu'elles ne dépassent pas les limites de la réalité (Sims, 2009).

Le journalisme littéraire travaille avec la réalité existante et ne peut pas recréer la structure qui le précède. L'innovation vient du choix du sujet et de l'approche en termes d'orientation, ainsi que du style d'écriture. Communiquer une information, mais travailler dessus pour qu'elle se lise comme un roman.

Dans certains pays, le journalisme littéraire est connu sous le nom de reportage (Sims, 2012), ce qui dénote l'appropriation et l'acceptation du genre comme le plus adapté au concept. C'est grâce à la profondeur et à la rigueur requises dans le reportage que le journalisme littéraire peut s'affirmer comme un genre « responsable et respectable » (Bak & Reynolds, 2011, p. 1).

213

Le partage de récits est une composante cruciale du développement humain (Nijhof & Willems, 2015), qui contribue à construire une pensée consciente, étant la première ressource pour donner un sens à ce qui nous entoure, car avant même le langage et l'interprétation, il y a une activité narrative dans l'esprit (Abbott, 2015).

À ce stade de l'analyse, le mot subjectivité est celui qui prévaut. Non pas parce que le journalisme littéraire doit être opiniâtre, mais parce qu'il doit nous confronter à l'humain. Pour ce faire, revenons au-delà des murs et des défis émotionnels inhérents au reportage et au travail du reporter.

« La prochaine chose que je sais, c'est que je me retrouve seule dans la cellule de prison avec Jesufina. Bien qu'on lui ait conseillé de

ne pas parler, je lui pose des questions sur ses autres enfants. C'est une femme, je sais qu'elle souffre de douleur et de désir. Je sais que parler est un analgésique sans contre-indication. Elle montre les photos des enfants accrochées aux murs en me disant que le bébé sera aussi gémeaux comme la fillette de 9 ans. Pendant quelques minutes, cela atténue l'expression de la douleur (...) Jusqu'à ce qu'elle soit surprise par une autre contraction, qu'elle endure stoïquement. Son visage contracte tous ses muscles, mais aucun gémissement ne sort de sa bouche. Sans réfléchir, je lui caresse le ventre. Je m'arrête quelques secondes. Elle ne me connaît pas au-delà des formalités et des présentations que j'ai tenu à suivre en entrant dans la cellule. Mais elle accepte ma main naturellement. Parce qu'il y a généralement des femmes lors des accouchements en Afrique, ou parce que les soins ne sont pas nombreux derrière les barreaux, ou simplement parce que j'avais envie de répondre. Cela n'a pas d'importance. J'ai réussi à la distraire de sa souffrance, et cela m'a semblé être une raison suffisante pour continuer à masser son ventre abondant » (Nery, 2012, p. 25-26).

Comme le montre clairement ce passage, il n'y a pas de reportage sans sentiment. « Si le journalisme traditionnel écoute, le journalisme littéraire ressent. Le journalisme littéraire répond à toutes les questions, mais de plus près et sans le filtre dormant et automatique de la routine » (Sehn, 2023, p. 5). C'est un processus de découverte de l'autre et de narration avec des préoccupations esthétiques, à la recherche de la beauté. « Le reportage se fait avec les sens grands ouverts. On écrit avec ses tripes » (Boucher, 2004, p. 90).

Mais admettre ses sentiments sans ignorer l'impératif d'objectivité, constitue un défi pour le journaliste, d'autant plus que l'idée d'une presse créative qui reflète les émotions n'est pas universellement acceptée (Fulton, 2013). Cependant, nier l'existence des émotions provoquées par l'information conduit à ignorer certaines caractéristiques du journalisme et de son impact social, notamment

le journalisme littéraire, qui assume et valorise les émotions comme essentielles pour atteindre la vérité.

Grâce aux neurosciences, il est désormais plus facile d'affirmer que le rationnel est lié à l'émotionnel (Damásio, 2017). Mais qu'est-ce que les émotions ?

Ce sont des ensembles d'actions involontaires (par exemple la respiration) et d'actions externes (expressions faciales, etc.) provoquées par des stimuli externes, réels ou mémorisés. Ces actions visent à soutenir l'homéostasie, par exemple en réagissant aux menaces (avec peur ou colère) ou en signalant un succès (avec joie). Lorsque nous nous souvenons d'événements, nous produisons également des émotions et des sentiments, même si le langage, la sociabilité, la connaissance et le raisonnement sont les principaux acteurs de la culture humaine, ce sont les sentiments qui motivent cet accomplissement (Damásio, 2020).

215

Les émotions, individuelles et subjectives, sont pertinentes car elles sont évoquées lorsque quelque chose d'important est en jeu pour l'individu, générant des effets physiologiques, comme une augmentation de la fréquence cardiaque (Moreira & Gamboa, 2016). Ils contiennent donc une vérité concernant l'effet que les événements ont sur les gens (Nery, 2021).

Damásio défend même que ce que nous ressentons est aussi biologique: « Les sentiments ne sont pas une fabrication indépendante du cerveau. Ils résultent de la collaboration entre le corps et le cerveau, qui interagissent grâce à des molécules chimiques et des voies nerveuses » (Damásio, 2017, p. 27).

Nous parlons ici d'émotions car le journalisme littéraire est attribué à un type de lecture immersive, avec une plus grande implication du lecteur, et cela n'est possible qu'en établissant une relation et en provoquant des émotions. Rester fidèle aux faits n'empêche pas le texte d'exprimer un point de vue, de susciter des émotions,

d'inspirer des idées, de briser les frontières stylistiques et de remettre en question les normes sociales (Gutkind, 2007).

Tout comme la poétesse Sophia de Mello Breyner Andresen, dont nous présentons dans ces pages la biographie (Nery, 2019) pour vous aider à réfléchir sur le journalisme littéraire. Bien qu'elle ait grandi dans un environnement social privilégié, l'autrice s'est donnée, à travers ses paroles, les moyens de lutter contre les injustices de la société portugaise, notamment celles causées par la dictature.

Pour Sophia, la littérature, capable de réinventer le monde, était une puissance. Une force sociale qui traduit, interprète, raconte la réalité. La poésie était donc nécessairement politique. Dans ses vers et ses nouvelles, la parole était une arme.

216 Et seuls ceux qui ne se résignent pas, ceux qui exigent une action contre le mal, comme elle le déclarent dans leurs *Arts Poétiques*, prennent les armes. « La poésie ne me demande pas vraiment de spécialisation car son art est l'art d'être. Ce n'est pas non plus du temps ni du travail que la poésie me demande. Elle ne me demande même pas une science, ni une esthétique, ni une théorie. Elle me demande plutôt la totalité de mon être, une conscience plus profonde que mon intelligence, une fidélité plus pure que celle que je peux contrôler. Elle me demande une intransigeance sans faille [...] Elle me demande de vivre attentivement comme une antenne, elle me demande de toujours vivre, de ne jamais dormir, de ne jamais oublier. Elle me demande une obstination incessante, dense et compacte » (Andresen, 2015, p. 891).

Parler du concret exige du poète « une rigueur obstinée ». Une éthique. « Celui qui voit l'incroyable splendeur du monde est logiquement amené à voir l'incroyable souffrance du monde » (Andresen, 2015, p. 893). Surtout parce que « nous ne sommes pas seulement des animaux harcelés dans la lutte pour la survie, mais, par acte naturel, des héritiers de la liberté et de la dignité d'être » (Andresen, 2015, p. 894). L'esthétique et l'éthique, dans la poésie

elle-même, étaient une reproduction de la réalité, d'autant plus belle qu'elle traduisait mieux ce qui l'entourait.

C'est également le cas du journalisme littéraire, un style qui a la plus grande capacité à exacerber, en même temps, l'importance sociale et la fonction esthétique du journalisme.

Pour Sophia, être poétesse, c'était raconter le monde, comme le font les journalistes, en lui donnant un cadre éthique : « La poésie est mon explication de l'univers, ma coexistence avec les choses, ma participation à la réalité, mon enchantement pour les voix et les images » (Andresen, 2015, p. 891).

Tout comme le journaliste, la poétesse observe, écoute et médiatise le concret pour créer son œuvre. « De cette première rencontre m'est restée l'idée qu'écrire des vers signifie être attentif et que le poète est un auditeur » (Andresen, 2015, p. 895).

Dans l'histoire *Dîner de l'évêque*, l'auteur affronte le bien et le mal lors d'un repas au cours duquel il est démontré qu'il existe des remèdes à toutes les maladies et des arguments pour toutes les consciences (Andresen, 1996, p. 60). Avec lui, Sophia dénonce un système totalitaire pourri.

Le texte s'inspire de personnages que Sophia a rencontrés dans le monde réel, comme Abel Varzim, un prêtre qui défendait les ouvriers, et l'évêque de Porto, António Ferreira Gomes (Nery, 2012). Il y avait en effet un prêtre appelé Abel Varzim (1902-1964), qui enquêtait sur la pauvreté des agriculteurs, promouvait les mouvements ouvriers, travaillait à la réinsertion des prostituées et était député à l'Assemblée nationale² avant de commencer à être persécuté par l'Église elle-même (Aragão, 2017, p. 47-49).

2 L'Assemblée Nationale existait pendant l'Estado Novo. Sans pluralité de partis, il était peuplé d'un parti unique au service d'António de Oliveira Salazar.

La nouvelle est publiée comme une histoire imaginaire, mais l'approche des injustices sociales, de l'Estado Novo³ et de l'Église est un portrait de la réalité portugaise telle que la voyait la poétesse. Même s'il fallait donner la parole aux servantes : « De nos jours - dit la cuisinière - il n'y a plus ni Dieu ni Diable. Il n'y a que des pauvres et des riches. Et sauve qui peut » (Andresen, 1996, p. 94). Tout cela avait un objectif clair : dénoncer les injustices et réfléchir sur la richesse et la pauvreté par les mots (Nery, 2012).

218 Adopter la vérité comme un but, une manière d'être dans la vie, impliquait souvent d'aller à l'encontre de l'environnement social dans lequel elle avait grandi, dans une contestation frontale, qui exposait famille et amis aux arrestations, aux interrogatoires et aux déportations imposés par le régime dictatorial de Salazar (Nery, 2019). « L'activisme antifasciste de Sophia représentait, dans une certaine mesure, une position d'insubordination et de rébellion contre la morale et les valeurs de sa classe sociale d'origine, l'aristocratie » (idem). La nouvelle *Retrato de Mónica* est l'une des créations qui assume le plus cette frontalité.

Née en 1919 dans un pays essentiellement rural, où 80 % de la population était encore analphabète, Sophia a vécu un demi-siècle de dictature portugaise (1926-1974), qu'elle n'a cessé de dénoncer à travers sa poésie d'intervention et ses courts récits imprégnés de critique sociale.

Dans le texte publié dans *Contos Exemplares*, Mónica, la dirigeante de la « Ligue internationale des femmes inutiles », n'a dû renoncer qu'à trois choses pour réussir : la poésie, l'amour et la sainteté. Puisque Mónica n'invite jamais à ses dîners des personnes aux opinions « inopportunes », tout lui semble parfait. Ainsi, elle est aussi parfaite en mettant son intelligence au service de la bêtise (Nery,

3 Régime politique d'État dictatorial, a existé au Portugal depuis l'approbation de la Constitution portugaise de 1933 jusqu'à son renversement par la Révolution du 25 avril 1974.

2019). « Ou, plus précisément : votre intelligence est faite de la bêtise des autres. C'est la forme d'intelligence qui garantit la domination. C'est pourquoi le royaume de Mónica est solide et grand » (Andresen, 1996, p. 119). Tout comme les régimes totalitaires.

La description sarcastique de la vie quotidienne d'une femme, qui, après tout, ressemblait à beaucoup de celles appartenant à la famille et à l'entourage proche de la poétesse, a provoqué un choc chez ceux qui ne s'attendaient pas à être critiqués par leurs pairs. Cependant, Sophia avait des frontières très claires entre le bien et le mal, même si ce dernier était incarné par son entourage.

La poétesse conteste courageusement, mais pas seulement. Elle joue un rôle actif dans la vie politique portugaise, avant et après la dictature, en entrant dans la course électorale, dans les années 1960, avant la Révolution des Oeillets, pour contribuer à changer un système politique et social qu'elle considérait comme injuste. « Parce que les patients qui vont mourir faute de traitement ne peuvent plus attendre. Parce que ceux qui vivent dans les bidonvilles et ceux qui émigrent faute de travail, et ceux qui mourront et tueront en Afrique ne peuvent plus attendre. Parce que les enfants qui vont subir un enseignement absurde ne peuvent plus attendre. Parce que ceux qui gagnent des salaires injustes et ceux qui sont persécutés et emprisonnés ne peuvent plus attendre ».⁴

Dans la même intervention, elle démasque également l'interprétation erronée de l'un des termes favoris du régime pour accuser les opposants, donnant un nouveau sens au mot utilisé jusqu'alors sur un ton accusateur : subversif. « Pour moi, un régime qui, depuis près de cinquante ans, a subverti les valeurs de justice, de liberté et de culture auxquelles je crois est un régime subversif » (Andresen, 1973)⁵.

4 Intervention dans la campagne du CEUD pour l'Assemblée Nationale, en 1969.

5 Andresen, S. M. B. (1973). <http://www.apescritores.pt/APE/doc/>

Faire comme si de rien n'était. Imaginer que le changement n'était pas impératif. Faire semblant était un péché aussi grave que bien d'autres. Pour elle, ne rien faire revenait également à faire du mal. Par défaut (Nery, 2019, pp 145-146).

Contrairement à ce qui s'est passé dans le monde privilégié de Sophia, dans celui de Jesufina, le mal ne restait pas impuni.

Mère de deux enfants au Cap-Vert et enceinte d'un troisième, elle a été interpellée à l'aéroport de Lisbonne, à 36 ans, avec deux kilos de cocaïne collés aux jambes. Elle tentait de les faire passer d'un pays d'Amérique du Sud, le Brésil, vers l'Afrique. Étant enceinte, elle a refusé de subir une radiographie à l'aéroport, ce qui a éveillé les soupçons et conduit à son arrestation immédiate. Pour ce crime, considéré comme une infraction pénale grave, elle a été condamnée à une peine de quatre ans et neuf mois de prison (Nery, 2012).

220

Le billet d'avion retour, avec une escale à Lisbonne, ne lui serait remis qu'une fois le colis, solidement attaché à ses jambes, livré. Sans parler du risque encouru pour sa vie et celle de ses enfants si elle osait dénoncer ceux pour qui elle collaborait. Ils n'avaient jamais eu besoin d'aller jusqu'au bout des mots. La peur, après tout, permet d'économiser sur les verbes. « Courage ! Rien ne se passera. Pensez à vos enfants ! » (Nery, 2012), lui ont dit les trafiquants.

De cette façon, vous cessez d'être un lâcheur. C'est ainsi que vous tombez dans le réseau de trafic le plus étroitement tissé qui ait jamais existé. En petites quantités pour ne pas attirer l'attention, en utilisant plusieurs « mules » afin d'augmenter les chances que la drogue arrive à destination. Galoper dans la pauvreté et l'ignorance (Nery, 2012).

Trois ans, un mois et vingt-six jours plus tard, la détenue numéro 36 est libérée sous condition. Elle sort de prison, où elle a passé presque toute sa grossesse, avec une fillette de 3 ans dans les

bras. Elle n'a ni travail ni maison. En tant que résidente clandestine condamnée par la justice, elle ne sait même pas si elle pourra rester dans le pays. Elle risque d'être expulsée du Portugal parce qu'elle est étrangère et qu'elle a commis un délit passible d'une peine de plus d'un an de prison. Pour cette raison, et malgré la joie ressentie à retrouver la liberté tant désirée, le jour où elle quitte l'établissement pénitentiaire, elle me pose une question douloureuse : « Que vais-je faire de cette liberté ? » Sans papiers ni titre de séjour, avec 375 euros en poche, gagnés en travaillant en prison, pourra-t-elle résister à la tentation de récidiver ? (Nery, 2013)

Le reportage qui a suivi Jesufina en prison s'est poursuivi au moment de sa libération. Tant qu'elle n'aura pas trouvé un emploi, elle ne pourra pas obtenir de permis de séjour. Sans résidence, il lui est impossible d'obtenir les papiers nécessaires pour travailler. Quelques semaines après sa libération, l'ancienne détenue avouait : « J'ai déjà commencé à tomber dans la réalité de la liberté. Il est difficile d'obtenir des papiers et du travail » (Nery, 2013).

221

Car, assure-t-elle, même si elle travaillait jour et nuit au Cap-Vert, elle ne pourrait jamais gagner plus de cent euros par mois, alors qu'au Portugal elle gagnerait 500 euros en faisant des ménages (Nery, 2013).

Les femmes détenues sont des mères célibataires, pauvres, peu alphabétisées, et sont pour la plupart incarcérées pour des crimes liés au trafic de drogue. Imaginez maintenant qu'une femme seule incarne toutes ces caractéristiques et y ajoute l'illégalité pour avoir tenté de traverser une frontière avec de la drogue (Nery, 2020).

Au moment où elle met le pied sur l'asphalte pour commencer une nouvelle vie hors des murs, Jesufina a tout contre elle. Si un étranger est considéré comme « autre », un étranger qui a commis un crime, qui est noir, qui est une femme et une mère, a tout contre lui.

Si la vie en détention avait été difficile, la vie en liberté lui a montré que la punition va souvent au-delà de la peine prononcée par les juges.

Les passeuses de drogue, ou « mules » comme Jesufina, effectuent des tâches plus facilement détectées par les services de police et plus pénalisées par la législation (Fonseca, 2010).

Les données du Conseil de l'Europe (Aebi et al., 2019) indiquent que 6,4% des détenus au Portugal sont des femmes, alors que la médiane européenne est de 5%. En plus d'avoir plus de femmes en prison, le Portugal a également le deuxième taux de temps passé en prison le plus élevé (31,1 %) parmi plus de 40 pays analysés par le rapport du Conseil de l'Europe, dépassé seulement par l'Azerbaïdjan (Aebi et al., 2019). Le trafic de drogue est la principale cause d'arrestations de femmes étrangères au Portugal (Nery, 2012).

222

Environ 80 % des détenus sont des mères (Swavola et al., 2016). Dans le cas portugais, ce pourcentage peut même dépasser 83 % (Torres et al., 2009). L'incarcération des femmes a des conséquences bien au-delà de la punition des femmes.

Selon une enquête de 1993, aux États-Unis, « plus de la moitié des prisonnières n'ont jamais reçu la visite de leurs enfants pendant leur incarcération » (Glaze, 2008). La distance entre le domicile et la prison est le principal facteur décourageant les visites puisque, par exemple, dans l'État de New York, 41 % des femmes sont détenues à plus de 700 kilomètres de leurs enfants. C'est à dire, environ la moitié purgent leur peine à huit heures de leur famille, ce qui rend quasiment impossible le maintien de la relation mère-fils pendant l'incarcération (Nery, 2020).

Face au durcissement du trafic organisé, les femmes sont devenues un nouveau moyen de transport. Rapidité: le désespoir financier, aggravé par la dépendance des enfants, rend les manœuvres urgentes. Assurance : celles qui ont des enfants offrent une garantie de silence, particulièrement prisée par les trafiquants. Efficacité : en

dispersant et en augmentant la diversité des « mules », les chances de réussite augmentent (Nery, 2012).

Une femme n'est jamais incarcérée seule. Dans la richesse comme dans la pauvreté, dans le monde du crime ou en dehors, les maris vont et viennent, mais les enfants restent. Et ils restent avec leur mère, portant tous les fardeaux et responsabilités.

Cependant, malgré l'intérêt que ces thématiques ont suscité en termes de production narrative de films et de séries télévisées (voir par exemple le succès de la série *Orange is the New Black*), l'attrait de la transgression de la norme semble être associé au récit et à la fiction, ce qui signifie que la réalité de ces femmes continue de paraître éloignée du citoyen ordinaire.

Une invisibilité que le journalisme littéraire, avec ses capacités d'immersion, sa profondeur de recherche, sa rigueur, ses sources, son écriture sur des sujets quotidiens, sa voix intime, sa simplicité de style et, en même temps, sa complexité de structure (Trindade, 2006, p. 87-88), peut combattre plus efficacement.

223

Malgré tous les obstacles, Jesufina a trouvé un emploi de ménage, a eu un quatrième enfant et a réussi à faire venir les deux enfants qu'elle avait laissés au Cap-Vert pour étudier et travailler au Portugal.

Le véritable privilège d'un reporter est de pouvoir, sans préjugés et les yeux grands ouverts, passer des bidonvilles aux élites dominantes ; de ceux qui n'ont qu'à claquer des doigts pour avoir un espace public à ceux qui sont invisibles – ou rendus invisibles – par la société. Tellement invisibles qu'ils s'enferment dans des institutions totales.

Les prisons, environnements fermés, équilibres de pouvoir fragiles, extrêmes par l'isolement, les intrigues et la peur, continuent d'être considérés comme des lieux où les personnes perçues comme dangereuses pour la société sont enfermées – et cachées (Nery,

2012). C'est le devoir du journalisme littéraire d'ouvrir les serrures de ces mondes et de les mettre en contact avec d'autres.

Le journalisme littéraire adhère à l'idée selon laquelle la réalité est à la base de toute son action, mais il peut aller plus loin, étant compris comme un genre agent de changement qui fait appel à l'action de ceux qui le lisent (Trindade, 2016), avec la capacité de façonner et de refléter les courants sociaux, culturels et politiques (Abrahamson, 2011).

Parce que « les gens ont soif de contexte, de lignes qui les guident dans ce monde d'informations accessibles et fragmentées », le journalisme doit avoir la fonction sociale d'aider à donner un sens au monde (Schudson dans Santos & Pereira, 2008). Surtout si ce monde – comme le monde carcéral – est invisible aux yeux des citoyens ordinaires.

224

Trouver la vérité dans les détails de la vie réelle et quotidienne, dans un effort clair pour atteindre les citoyens ordinaires, est l'une des caractéristiques les plus importantes du journalisme littéraire (Inácio & Trindade, 2017). « Le journalisme littéraire unit la froideur des faits aux événements personnels, en compagnie humaine de l'auteur. Et cela élargit les perspectives des lecteurs, leur permettant d'englober la vie des autres, souvent dans un contexte lointain, dans un processus de conscience, de compassion et même de sagesse » (Sims et Kramer, 1995, p. 34).

Le Journalisme littéraire peut être un instrument de pouvoir, car il aide à comprendre la complexité sociale dans laquelle nous vivons et constitue donc une invitation à l'action (Sims et Kramer, 1995). Il contribue à la compréhension de sujets difficiles et à une démocratie plus active (Lemann, 2015).

Ce journalisme utilise des stratégies narratives fictionnelles dans ses textes, avec moins de contraintes structurelles et une plus grande latitude formelle pour le journaliste. Le but est de proposer

une analyse approfondie de la réalité, qui nous aide à mieux contextualiser et à comprendre le monde (McNair, 2009).

Le journalisme littéraire a la capacité d'utiliser des informations factuelles de manière créative et engageante, en donnant aux lecteurs suffisamment de détails pour créer une image, mais aussi de l'espace, à travers l'écrit, pour leur processus imaginatif (Giles & Hitch, 2017).

En tant que structure narrative qui nous donne l'impression d'y être (Hartsock, 2000), le format du journalisme littéraire contribue à l'enregistrement d'une expérience en mémoire, créant des images mentales sur les événements qui aident à les mémoriser et à les retenir (Sigman, 2018).

Si tout journalisme est un bien public qui remplit une fonction civique, le journalisme littéraire en est le lieu par excellence. Le journalisme littéraire donne voix à ceux qui occupent une place importante dans la société ainsi qu'à ceux qui sont invisibles, révélant à la fois le meilleur et le pire de l'humanité.

225

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ABBOTT, H. P. How do we read what isn't there to be read?. In: ZUNSHINE, L. (ed.). **The Oxford Handbook of Cognitive Literary Studies**. New York: Oxford University Press, 2015. p. 104-119.

ABRAHAMSON, D. The Counter-Coriolis Effect: Contemporary Literary Journalism in a Shrinking World. In: BAK, J.; REYNOLDS, B. (eds.). **Literary Journalism Across the Globe: Journalistic Traditions and Transnational Influences**. Amherst: University of Massachusetts Press, 2011. p. 79-84.

AEBI, F. Marcelo; TIAGO, M. Mélanie. Prisons and Prisoners in Europe 2018: Key Findings of SPACE I report. **Council of Europe Annual Penal Statistics**, 2019.

ANDRESEN, S. M. B. **Obra poética**. Porto: Assírio & Alvim, 2015.

ANDRESEN, S. M. B. O jantar do bispo. In: _____. **Contos exemplares**. Porto: Figueirinhas, 1996.

ANDRESEN, S. M. B. O retrato de Mónica. In: _____. **Contos exemplares**. Porto: Figueirinhas, 1996.

ANDRESEN, S. M. B. Discurso. Disponível em: http://www.apescritores.pt/APE/doc/Historia_APE.pdf. Acesso em: 20 ago. 2025.

ARAGÃO, E. S. **Sophia de Mello Breyner Andresen: militância antifascista a partir da crise do Estado Novo (1958-1974), análise do conto “O Jantar do Bispo” e atuação na Assembleia Constituinte (1975-1976)**. 2017. Tese (Doutorado em História Social) – Universidade de São Paulo, São Paulo, 2017.

BAK, J. S.; REYNOLDS, B. **Literary Journalism Across the Globe**. Amherst: University of Massachusetts Press, 2011.

BONINI, A. The distinction between news and reportage in the Brazilian journalistic context: a matter of degree. In: BAZERMAN, C.; BONINI, A.; FIGUEIREDO, D. (eds.). **Genre in a changing world – advances in genre theory, analysis, and teaching**. West Lafayette: Clearinghouse, 2009. p. 196-222.

BOUCHER, J. D. **Técnicas de jornalismo: a reportagem escrita**. Mem Martins: Editorial Inquérito, 2004.

CORREIA, J. C. Repensar o papel da literatura e do jornalismo no século XXI: a reportagem jornalística no centro das humanidades digitais. **Mediapolis – Revista de Comunicação, Jornalismo e Espaço Público**, v. 3, p. 119-132, 2016.

DAMÁSIO, A. **Sentir & saber: a caminho da consciência**. Lisboa: Temas e Debates – Círculo de Leitores, 2020.

DAMÁSIO, A. **A estranha ordem das coisas: a vida, os sentimentos e as culturas humanas**. Lisboa: Temas e Debates – Círculo de Leitores, 2017.

FONSECA, C. R. **Crime e castigo – as mulheres na prisão**. Coimbra: Almedina, 2010.

FULTON, J. Is Print Journalism Creative? **Journalist**, v. 11, n. 2, p. 1-20, 2013.

GLAZE, L. E.; MARUSCHAK, L. M. Parents in Prison and Their Minor Children. **Bureau of Justice Statistics**, US Department of Justice, 2008.

GODINHO, J. A minha vida não dava um filme. **Narrativa e Media**, p. 183-202, 2017.

GUTKIND, L. (ed.). **The Best Creative Non Fiction**. v. 1. New York: Norton, 2007.

HARCUP, T.; O'NEILL, D. News values and selectivity. In: JORGENSEN, K. W.; HANITZSCH, T. (eds.). **The handbook of journalism studies**. London; New York: Routledge, 2009. p. 161-174.

HUNTER, M. L. **A investigação a partir de histórias: um manual para jornalistas investigativos**. Paris: UNESCO Publishing, 2013.

KOVACH, B.; ROSENSTIEL, T. **The elements of journalism**. New York: Three Rivers Press, 2007.

MACHILL, M.; KÖHLER, S.; WALDHAUSER, M. The use of narrative structures in television news. **European Journal of Communication**, v. 22, n. 2, p. 185-205, 2008.

MADEIRA, M. Os Prisioneiros. **Pickle Films**, 2014. Disponível em: <https://www.youtube.com/watch?v=s6zZwWtUdow>.

MADIANOU, M. Audience reception and news in everyday life. In: JORGENSEN, K. W.; HANITZSCH, T. (eds.). **The handbook of journalism studies**. London; New York: Routledge, 2009. p. 325-337.

227

MELO, J. M. D.; ASSIS, F. D. Géneros e formatos jornalísticos: um modelo classificatório. **Intercom: Revista Brasileira de Ciências da Comunicação**, v. 39, n. 1, p. 39-56, 2016.

MORAES, G. E.; SANTOS, M.; PORTO RENÓ, D. Reportagem: o género sob medida para o jornalismo contemporâneo. **Chasqui. Revista Latinoamericana de Comunicación**, n. 130, p. 223-242, 2015.

MOREIRA, J.; GAMBOA, P. Inventário de Estados Afetivos-Reduzido: uma medida multidimensional breve de indicadores emocionais de ajustamento. **Revista Iberoamericana de Diagnóstico e Avaliação Psicológica**, v. 41, p. 132-144, 2016.

NERY, I. **Jornalismo literário: aspetos cognitivos da receção**. 2021. Tese (Doutorado) – ISCSP, Universidade de Lisboa, Lisboa, 2021.

NERY, I. **Sophia – Biografia**. Lisboa: Esfera dos Livros, 2019.

NERY, I. Sophia e Padre Antunes: o que pode a literatura e a poesia. In: FRANCO, J. E. (org.). **Repensar Portugal, a Europa e a Globalização: saber Padre Manuel Antunes, SJ – 100 anos**. Coimbra: Imprensa da Universidade de Coimbra, 2022. p. 1031-1040.

NERY, I. **As prisioneiras: mães atrás das grades**. Lisboa: Livros de Seda; Plátano Editora, 2012.

NERY, I. O caminho para a liberdade. **Visão**, 12 abr. 2013.

NERY, I. **Política e jornais – encontros mediáticos**. Lisboa: Celta, 2004.

SEHN, J. O literário é sentir. In: **Jornalismo não tem rosto de mulher?** Cândido: Jornal da Biblioteca Pública do Paraná, ago. 2023.

SCHRØDER, K. C. What do news readers really want to read about? How relevance works for news audiences. **Reuters Institute for the Study of Journalism**, p. 1-36, 2019.

SILVA, G. Para pensar critérios de noticiabilidade. **Estudos em Jornalismo e Mídia**, v. 2, n. 1, p. 95-107, 2005.

SIMS, N. International literary journalism in three dimensions. **World Literature Today**, v. 86, n. 2, p. 32-36, 2012. <https://doi.org/10.7588/worllitetoda.86.2.0032>

SIMS, N. The problem and the promise of literary journalism studies. **Literary Journalism Studies**, v. 1, n. 1, p. 7-16, 2009.

228 SOARES, I. A reportagem e o jornalismo literário ou a reportagem como jornalismo literário. In: COELHO, P.; REIS, A. I.; BONIXE, L. (eds.). **Manual de reportagem**. Covilhã: Editora LabCom, 2021. p. 57-75.

SWAVOLA, E.; RILEY, K.; SUBRAMANIAN, R. **Overlooked: women and jails in an era of reform**. New York: Vera Institute of Justice, 2016.

TORRES, A.; SOUSA, M.; SOUSA, I.; CRUZ, R. **Drogas e prisões: Portugal 2001-2007**. Lisboa: Instituto da Droga e da Toxicodependência, 2009.

TRAQUINA, N.; AGEE, W. K. Jornalismo 2000: o estudo das notícias no fim do século XX. **Revista de Comunicação e Linguagens**, n. 27, p. 15-31, 2000.

TRINDADE, A. D. Angola – territory and identity: chronicles by Luis Fernando / Angola – território e identidade: crónicas de Luis Fernando. **Revista Famecos – Mídia, Cultura e Tecnologia**, v. 23, n. supl., 2016.

TRINDADE, A. D. **News that last: quatro momentos de jornalismo literário americano no século XX**. 2006. Tese (Doutorado em Estudos Americanos) – Universidade Aberta, Lisboa, 2006.

WAHL-JORGENSEN, K.; HANITZSCH, T. (eds.). **The handbook of journalism studies**. New York: Routledge, 2009.